

Chapitre I

1.0) Introduction:

1.1) La conclusion de l'utopie: ce qui a persisté fut l'imitation, une idéologie de l'illusion:

C'est pourquoi nous sommes si facilement trompés. De haut en bas, les excuses s'insinuent pour tout édulcorer. Ceux qui aiment danser se verront bientôt sifflés, et la guerre a révélé sa part de mascarade.

S'il n'y avait ni affaires ni profits à tirer de la guerre, il n'y aurait pas de guerre. Tout autour de lui n'a été que simulacre et supercherie. (Ernst Bloch)

Le peuple a succombé à une violence inextricable, dépassant sa propre compréhension et devenue incontrôlable. Deux seules issues subsistent: fuir et périr loin de sa terre natale, ou affronter la mort d'Ulysse.

Les décisions unilatérales des puissants — qui s'arrogent le droit de vie et de mort — ainsi que les protocoles arbitraires d'exécutions de masse, réduisent les individus à l'impuissance, les contraignant à la résignation.

Toutes les forces et capacités du peuple s'épuisent à tenter de maîtriser la situation. Cette impuissance qui paralyse les hommes les pousse à chercher dans le désespoir une échappatoire au danger. L'angoisse et la détresse ont plongé l'humanité dans une illusion: elle a inconsciemment peint un monde imaginaire, la terre d'utopie.

L'anéantissement et l'éradication massive de la vie humaine ont conduit chacun non seulement à craindre pour sa propre existence, mais aussi à contempler la ruine psychologique de sa descendance. Dans ce désespoir extrême, l'homme est sommé de se déterminer librement: persister dans le néant apocalyptique ou entreprendre le périple périlleux d'Ulysse — symbole d'une auto-illusion.

Cette « décision volontaire » naît de l'inconscient, d'un état de peur et de désespoir profonds.

Spinoza avait déjà reconnu ce problème lorsqu'il écrivait:

« Les hommes se trompent en se croyant libres; leur opinion repose sur la conscience de leurs actions et sur l'ignorance des causes qui les déterminent. »¹

Les peuples d'Afrique et d'Arabie sont tombés victimes des intérêts contradictoires des puissances impériales opposées, attirées par leurs ressources. La dévotion des dirigeants africains aux dieux mythologiques les conduit à sacrifier leurs propres populations et leurs richesses naturelles au profit de la Société mythico-capitaliste occidentale. Leur tyrannie et leur corruption illimitée sont consolidées par des accords réciproques.

Cette déchéance du peuple, qui en vient à aliéner par la violence ses propres ressources, attise la colère des populations et de l'armée, conduisant à des renversements de régime par la force. Ce phénomène est aujourd'hui observable au Niger: le gouvernement, dans la zone sahélienne, a été destitué en raison notamment de la présence des forces armées allemandes.

¹ Elias Canetti; Mesure et Puissance, Fischer taschenbuch Verlags, Frankfurt an Mainz, 1980, p. 267

Où sont les engagements et le progrès économique que l'Allemagne avait promis pour empêcher l'exode africain vers l'Europe?

Elias Canetti note dans *Masse et puissance*:

« La forme la plus basse de survie est celle du meurtre. »²

Et il poursuit:

« La satisfaction liée à la survie, forme de plaisir, peut devenir une passion dangereuse et insatiable... Plus le tas de cadavres auprès duquel on demeure en vie est grand, plus souvent on en fait l'expérience, plus le besoin s'en fait irrésistible. »³

Les États soumis à l'autorité de tyrans et d'oligarques corrompus gouvernent de manière arbitraire, abolissant tout droit, tout en plongeant leurs sujets dans un système de destruction et de subjugation rendant ces droits caducs.

Une telle oppression inhumaine a provoqué un exode massif: les populations préfèrent la migration involontaire plutôt que d'être précipitées avec leurs dirigeants dans l'abîme catastrophique.

L'individu, impuissant, incapable de sauver la nation de ce mal omniprésent, renonce au combat violent qu'on attendait de lui. Il choisit alors le moindre mal: préserver sa vie et celle de sa famille, cherchant refuge en un lieu sûr. C'est ainsi qu'il entreprend un périple sans retour, dangereux et indéterminé — le voyage d'Ulysse.

Qu'ils en aient conscience ou non, ces hommes et femmes affrontent des périls mortels. Ils acceptent le risque et paient non seulement les passeurs, mais aussi leur dette à la mort incertaine.

S'ils échappent aux dangers de la mer, du désert et des groupes terroristes armés, ils se retrouvent dans un monde étranger, régi par d'autres coutumes, d'autres structures mentales, d'autres cultures.

Dans ces pays d'accueil, ils doivent affronter les obstacles bureaucratiques pour obtenir l'asile. Une existence digne y est souvent une illusion périlleuse. Ils subissent des conditions d'une cruauté et d'une humiliation extrêmes, tant de la part de la société que des autorités.

Nombre de témoignages d'asile font état d'abus de pouvoir choquants. Une partie de la population locale les considère comme des parias, les assimilant à des sous-hommes.

Il existe une contradiction perverse entre le discours du « oui à l'intégration » et la réalité du « non à l'intégration », plus précisément du refus d'adaptation.

Alors que la Constitution allemande proclame que « la dignité humaine est inviolable », la théorie raciale — celle des races supérieures et inférieures — persiste encore dans de nombreux États européens.

L'Europe, glissant vers l'extrême droite, reste influencée par le darwinisme social (« **la lutte pour l'existence** »), qui séduit les masses et gagne du terrain dans la sphère politique.

² Ibid. 270

³ Ibid. 271

Les actes de violence sont calculés et ciblés, nourris par des factions d'extrême droite. Leur hostilité vise non seulement les nouveaux arrivants, mais aussi les personnes issues de l'immigration et les esprits libéraux ou éclairés qui refusent leur brutalité.

L'histoire, une fois encore, se répète: l'Allemagne contemporaine avance-t-elle vers un scénario rappelant la République de Weimar, lorsque le NSDAP sut exploiter la détresse sociale et politique pour imposer l'idéologie du mal, la destruction et l'Holocauste?

Par leur ignorance, ces populations sont à nouveau victimes des fausses idéologies des partis populistes d'extrême droite, dont le discours est imprégné de haine raciale. Leur rhétorique de haine continue de s'ancrer dans les esprits, alimentant la violence envers ceux qui diffèrent par l'apparence ou la pensée.

Les populistes emploient un langage simple, séduisant, qui s'insinue dans la psyché collective.

Ainsi, les valeurs de l'Aufklärung — les idéaux des Lumières — se dissolvent sous la propagande, tandis que la population absorbe, sans résistance critique, cette idéologie mensongère.

Les populistes d'extrême droite ont su tirer parti des mécanismes de la démocratie électorale. Par des stratégies rhétoriques simplistes, des partis comme l'AfD en Allemagne ont séduit les foules, revendiquant une proximité « authentique » avec le peuple et reléguant les partis traditionnels au ridicule.

Cette réussite reflète la faillite de la culture politique et morale dans les sociétés occidentales, paralysées par l'idéologie néolibérale. Ce vide idéologique a permis aux nationalismes de s'infiltrer dans les institutions, y instillant la peur — peur de l'autre, peur de la perte, peur de la précarité.

Les crises contemporaines (réfugiés, intégration, racisme, multiculturalisme) révèlent les carences d'une politique incapable de reconnaître la xénophobie, l'antisémitisme, l'islamophobie.

Les sociétés occidentales perçoivent les réfugiés comme une menace pour leur espace vital et leurs valeurs, générant peur et défiance.

Ainsi, le succès croissant des populismes s'enracine dans des peurs ancestrales: la mémoire collective de la guerre, de la peste, des déplacements — ces « fantômes du présent » que Kant désignait comme le **Jetzt-Folge (À présent-Suivez)**.

Deux attitudes en découlent:

1. L'ignorance de savoir si une culture nouvelle enrichit ou menace la culture existante.
2. La conviction que l'étranger épuise les ressources et prive l'autochtone de ses droits.

Ces peurs nourrissent des comportements irrationnels: sanctionner l'État par les urnes au profit des extrêmes.

Face à cela, il est urgent de promouvoir une éducation politique, un dialogue ouvert sur les peurs collectives et les réalités des migrations, afin de restaurer la confiance publique.

L'État aurait dû instaurer un débat permanent pour sensibiliser la population aux apports culturels des nouveaux arrivants et combattre la propagande xénophobe. En renonçant à ce devoir, il a laissé les populistes imposer leur discours, légitimant leur haine par son silence.

Ceux qui fuient les guerres et les tyrannies, croyant trouver en Occident un continent d'utopie, découvrent souvent une autre forme d'enfer: les réseaux de passeurs, la traite des êtres humains, les viols, l'exploitation, la vente d'organes.

Les bandits filment leurs victimes pour extorquer leurs familles. Le sadisme des uns se nourrit du désespoir des autres. Les dirigeants et leurs complices, indifférents à la souffrance humaine, ne recherchent que le pouvoir et l'argent.

Ainsi, les hommes demeurent prisonniers de l'illusion: le mimétisme des fausses promesses.

Ce texte inaugure une réflexion critique sur la théorie de la possession et du non-avoir, telle qu'exposée par Erich Fromm dans *Avoir ou Être* (Haben und Sein).

La seconde question concernera la théorie culturelle, centrée sur le déclin de la diversité et la résurgence du **monoculturalisme**.

Enfin, la troisième portera sur la racialisation de l'Autre par les partis populistes et la réapparition de la dichotomie primitive Nous/Eux.

acquérant ainsi une signification concrète.

1.2) « Avoir » (Avoir et ne pas avoir; ("Avoir et être" selon Erich Fromm)

Le premier vocabulaire éducatif qu'un enfant apprend directement de ses parents est celui de « l'instinct de conservation ». De la même manière qu'il apprend de ses parents et de la tradition qui l'entoure, l'enfant doit aussi apprendre l'art de la survie pour accéder à un certain degré de bonheur.

L'autorité parentale confronte et oblige le « je » (l'enfant) à se mesurer au principe de réalité.

« Le moi, en tant que représentant de la "réalité" économique et technique, partage l'autorité avec le surmoi, qui représente l'opinion parentale et publique⁴ ».

Selon Freud: Le moi doit nécessairement supporter les conditions concrètes de survie ainsi que la réalité émotionnelle de son environnement: l'amour, la haine, la tristesse, la joie, les effets du plaisir et de la douleur. Sous l'égide du surmoi, ces expériences façonnent la transformation du caractère. Il s'agit d'abord d'une adaptation du moi: les parents incarnent la « **réalité** », et l'enfant fait ce qui est nécessaire pour la manipuler.

Dans cette situation, où l'enfant est soumis à une pression économique implicite et se trouve déchiré entre son besoin de satisfaction supplémentaire et la nécessité de ne pas mettre en péril le niveau de gratification qu'il reçoit de ses parents, il recourt au mécanisme de l'identification.

L'enfant qui a intériorisé le mode d'adaptation au principe de réalité de l'ordre économique capitaliste développe, une fois adulte, une propension au profit et à la recherche du gain.

⁴ David Riesman; Freud et la Psychoanalyse, Suhrkamp Verlag (Éditeur), Frankfurt am Main, 1969, p. 58

Il a appris, à travers l'éducation parentale et les institutions d'État, que l'avidité et l'épargne sont considérées comme la condition impérative de l'instinct de conservation, érigé en dogme de sécurité. La peur du déclin trouve sa source dans l'angoisse de la mort.

Pour fuir cette angoisse existentielle, l'être humain se réfugie dans la possession matérielle, les biens de consommation, l'alcoolisme, la toxicomanie comme gratifications de substitution, ou encore le désespoir.

Le « **moi** » adulte est compulsivement façonné par l'autorité, qu'il s'agisse de celle des parents, des institutions étatiques, des idéologies ou de l'environnement social, toutes intériorisées dans l'enfance et logées au cœur du « **soi** » (E. Fromm).

Cela influence non seulement le « **caractère-je** » de la personne, mais aussi la dynamique de ses débordements émotionnels. Les effets qui en résultent se divisent en deux registres: **l'actif et le passif (actions et passions)**, évalués comme « bons » ou « mauvais » selon les normes de la culture.

Spinoza soutient que tous les « affects actifs » sont en soi positifs, tandis que les « passions » peuvent être bénéfiques ou néfastes.

Selon lui, l'individu dominé par des passions irrationnelles est en réalité psychologiquement malade. Erich Fromm résume ainsi:

L'atteinte d'une croissance optimale engendre une liberté relative, la force, la rationalité, le bien-être et la santé mentale, tandis que son échec se traduit par un manque de liberté, la faiblesse, l'irrationalité et la dépression. (E. Fromm, Avoir ou Être, p. 94).

Dans le prolongement de la pensée de Spinoza, la personne en situation de pathologie mentale manifeste, sous une forme extrême, l'échec de la bonne manière de vivre. L'incapacité à entrer en accord avec l'essence de la vie humaine est précisément le signe de la maladie psychique.

L'avidité suppose une peur profonde de perdre la richesse accumulée et la renommée qui s'y rattache. Cette peur engendre un état d'angoisse qui pousse l'individu à poursuivre sans relâche son ambition de profit, accroissant sa capacité d'exploitation sans aucun égard pour la vie humaine.

1.3) « Avoir ou Être », selon Erich Fromm

La nature fondamentale de l'existence dans les sociétés capitalistes occidentales repose avant tout sur le profit et le pouvoir, fondés sur la propriété privée considérée comme la condition essentielle de la liberté.

L'individu, dans ce cadre, se définit par un droit inaliénable résumé en trois mots: acquérir, posséder, profiter.

Le principe implicite est simple:

« L'acquisition et l'usage de ma propriété ne concernent personne d'autre. Mon droit est absolu tant qu'il ne viole pas la loi. »

Fromm explique que ces normes qui structurent le comportement collectif constituent ce qu'il appelle le caractère social.

Ce caractère social naît de l'interaction entre les individus et leur environnement socio-économique: il en est à la fois le produit et le moteur.

Il façonne la société, tout en étant sans cesse remodelé par elle.

Fromm écrit:

« Le caractère social agit comme un ciment: il renforce la stabilité de l'ordre social; mais sous certaines conditions, il devient le catalyseur de sa transformation. »⁵

Ainsi, la structure sociale et le caractère social interagissent dans un mouvement perpétuel: leur tension produit le changement, et c'est de ce conflit qu'émerge toute transformation historique.

Chaque fois qu'un ordre social se transforme profondément, il fait naître une nouvelle forme d'humanité — un être social inédit, porteur d'une autre conscience.

1.4) — L'Être

L'« être » est un phénomène vivant, authentique, qui incarne le devenir, l'activité et le mouvement de la vie.

Fromm rappelle que:

« Les organismes vivants ne peuvent persister qu'en se transformant. La croissance et le changement sont les attributs mêmes de la vie⁶. »

L'« avoir » et le « consommer » constituent les principes existentiels dominants du monde moderne — mais ils ne favorisent plus la transformation: ils la paralysent.

Dans la hiérarchie symbolique de la société, posséder, c'est valoir.

L'individu se définit par ce qu'il détient: biens, titres, objets, ou même personnes.

Le pouvoir s'exerce à travers la possession, qu'elle soit bureaucratique, féodale ou capitaliste.

Toute structure de domination s'appuie sur cette logique de l'appropriation. Fromm distingue deux formes d'autorité:

- l'autorité rationnelle, fondée sur la compétence et qui émancipe;
- et l'autorité irrationnelle, issue du pouvoir pur, qui asservit.

L'autorité irrationnelle — celle qui domine dans les systèmes fondés sur la peur et la hiérarchie — n'est qu'une illusion de puissance.

⁵ Erich Fromm, *To Have and to Be* (Haben und Sein, Deutsche Taschenbuch Verlag GmbH und Co. KG, Munich, 1979, p. 73

⁶ Ibid